

# ATELIER THRILLER

## I - Comme un talisman

Marie-Thérèse Laborde

Il y a une dizaine d'années, je rentrais un soir d'un déplacement dans ma famille au cœur de l'Auvergne. Je roulais depuis une heure sur une petite route de montagnes. La nuit commençait à tomber et la fatigue se faisant sentir, je décidai de m'arrêter boire un café revigorant dans le bar du petit village que je traversais, avant de rejoindre l'autoroute. J'avais le temps, je vivais seule depuis le décès de mon époux deux ans auparavant et personne ne m'attendait au bout du voyage.

Une fois le breuvage rapidement avalé, je me dirigeais vers la porte de l'endroit enfumé pour rejoindre ma voiture garée sur la placette à une cinquantaine de mètres plus loin, lorsqu'une ombre féminine me bouscula pour sortir avant moi. Je protestai vivement d'un « Et bien, ne vous gênez pas... Vous pourriez vous excuser, tout de même ! ». La femme se retourna à demi avant de continuer sur sa lancée sans me répondre. J'eus à peine le temps d'apercevoir deux yeux larmoyants sous une épaisse écharpe de laine bleue qui cachait entièrement le visage et une silhouette longiligne enveloppée dans un long manteau grisâtre.

Je n'avais pas fait trois pas à l'extérieur que je sentis une main ferme se poser sur mon épaule droite. Je me retournai vivement et reconnus la femme qui venait de me bousculer. Elle me dit d'une voix plaintive, à l'accent indéfini, venant sans doute d'un pays de l'Est européen :

- Siouplaï, toi m'aider !
- Mais qu'est-ce que vous me voulez ?
- Toi, m'aider... Moi, tête qui tourne ! Siouplaï !
- Vous êtes ivre ? Je vais vous ramener dans le bar si vous voulez !
- Non, toi m'amener dans ta voiture ! Siouplaï !

J'essayai en vain de libérer mon bras qu'elle agrippait fermement et commençai à sentir l'inquiétude m'envahir. La rue, éclairée par un unique lampadaire, était déserte et l'abri protecteur de ma voiture encore un peu éloigné. J'essayais la persuasion :

- Mais je n'ai pas le temps, j'ai encore deux cents kilomètres avant d'arriver chez moi ! Voyons, suivez-moi, je vous ramène dans le bar !
- Non, dans ta voiture. Moi, partir d'ici, vite !
- Mais vous voulez aller où ?
- Avec toi ! toi m'amener, loin ! Siouplaï !
- Mais il n'en est pas question ! Et pourquoi voulez-vous partir ? Je peux vous ramener chez vous, ou vous prêter mon portable pour téléphoner à votre famille... »

Je crus lire une lueur de panique dans son regard.

- Siouplaï ! Ecoute ! Plus chez moi ! Moi vouloir partir loin, loin, loin. Homme Dimitri battu moi, vouloir étrangler moi, Dimitri vouloir tuer moi, couteau...
- Mais, je ne peux pas t'amener comme ça !
- Siouplaï ... Regarde comme il m'a fait !

Joignant le geste à la parole, elle déplia brusquement l'écharpe bleue, laissant entrevoir une joue tuméfiée, une bouche sanguinolente dans laquelle il manquait plusieurs incisives et d'où émanait une forte haleine de vodka. J'essayai de reculer, horrifiée mais l'étau de ses mains se resserra sur mon bras :

- Si toi pas m'amener, vite, de suite, Dimitri arriver, là, avec grand couteau et nous tuer, moi et toi aussi !
- Ecoute, tu vas monter dans ma voiture et je te dépose en passant à la gendarmerie de Rochefort-Montagne, tu t'expliqueras avec eux !

Après un regard circulaire angoissé, pour vérifier si le dénommé Dimitri n'était pas dans les parages, nous prenons place toutes deux dans ma voiture et je démarrai nerveusement, faisant crisser les pneus sur l'asphalte gelé de cet hiver précoce,

Aussitôt installée, Sarah - c'est ainsi qu'elle s'était présentée – ôta son interminable écharpe, me laissant le loisir de contempler, à la dérobée, les dégâts des coups sur son visage. Elle devait avoir une vingtaine d'années tout au plus, les cheveux blonds mi-longs. Son visage devait être agréable, avant... La conversation entre nous s'avéra difficile, entre la barrière de la langue et celle de ses dents cassées ! Je parvins à comprendre l'essentiel de son parcours : exil six mois auparavant depuis la Pologne, rencontre avec Dimitri à Paris, le grand amour, séquestration ici en Auvergne, drogue, alcoolisme et coups à répétition. Elle avait réussi à lui échapper ce soir-là car il s'était endormi, ivre mort. Mais non, elle ne voulait surtout pas aller à la gendarmerie ! Sans papiers, Dimitri avait tout confisqué !

Un silence pesant s'installa entre nous et je m'aperçus qu'elle s'était endormie profondément. Ouvrir la portière, la faire basculer et l'abandonner sur le bas-côté ? La réveiller et la forcer à descendre ? La solidarité féminine bien ancrée en moi s'y refusait, sa jeunesse fragile et confiante me touchait profondément. Je mis la musique à fond pour ne pas entendre les ronflements mêlés de plaintes qu'elle émettait parfois dans son sommeil.

Elle ne s'était réveillée qu'à l'arrêt de la voiture dans mon garage ! Après avoir partagé un rapide diner, je l'ai conduite dans la chambre d'amis, me disant que, la nuit portant conseil selon le dicton, j'aviserais de la suite le lendemain matin. J'ai refermé la porte de ma chambre pour sombrer dans un sommeil agité de cauchemars peuplés de géants, type Barbe bleue, couteau entre les dents, poursuivant de jeunes nymphes affolées !

Au matin, Sarah avait définitivement disparu, laissant sur la table de la cuisine, bien en évidence, quelques reliques : mon portefeuille délesté des quatre billets de cinquante euros qu'il contenait la veille, un papier où elle avait griffonné une phrase en polonais qu'un ami polyglotte m'a traduit plus tard par « Merci. Que Dieu te garde » et une fine chaîne en argent ornée d'un pendentif en forme de croix orthodoxe que j'ai conservée depuis, comme un talisman !



## II - Frayeur un jour d'anniversaire

Geneviève Busschaert

Le café est bondé. Je viens d'entrer et je repère une table libre, dans le fond à gauche, proche du comptoir. Je m'installe. Un serveur à la démarche nonchalante, essuyant ses mains sur son grand tablier bleu, approche :

« Qu'est-ce que ce sera pour le jeune homme ? »

— Une bière, s'il vous plaît »

Tout en regardant l'homme décapsuler la canette, je remarque le calendrier perpétuel sur le comptoir. Ses trois cylindres affichent **9 septembre 1961** : un grand jour pour moi. C'est le patron qui apporte ma commande :

« Bonjour. Vous êtes nouveau ici ? »

— Non, je suis de passage »

Je pose 1 franc sur la table mais il reste face à moi, m'observant d'un œil inquisiteur.

« J'aime bien savoir qui je sers dans mon établissement. C'est pour éviter les ennuis avec la gendarmerie de Bapaume. » Et il attend...

« Euh... je suis étudiant en Economie-Gestion à Lille. L'été, je fais des remplacements aux P.T.T. à Saint-Quentin, dans l'Aisne. Ce soir, je vais à Arras pour... »

Une sonnette stridente retentit dans le café. Le patron rejoint l'arrière du comptoir pour décrocher le combiné mural. Le cadran rotatif du téléphone brille sous le néon. Soudain, la salle est devenue silencieuse. La grosse voix du patron réclame Marcel. Un homme se lève et se dirige vers une cabine vitrée à l'arrière du café. Tous les regards se tournent vers lui. C'est bref. Quand il sort, il déclare :

« Ils en ont arrêté cinq. Pas malins, pour se faire prendre si vite ! »

Dans le café, tous les clients ont l'air de comprendre. Je me fais l'effet d'un extra-terrestre dégringolé là, on ne sait pourquoi ! J'avais juste envie de faire une pause pendant mon trajet Saint-Quentin – Arras. Et mes amis m'attendent dans ce chef-lieu du Pas de Calais pour fêter mon anniversaire. 21 ans aujourd'hui. Me voilà majeur... majeur ! Pour l'occasion, mon père m'a prêté sa Panhard 17, toute neuve. Je vais épater mes copains !

\* \* \*

Le brouhaha est peu à peu revenu dans le café, qui s'enfume de plus belle. Je me tourne vers la table voisine où trois hommes trinquent, leur verre de vin rouge à la main.

« Que se passe-t-il ? »

Ma question les surprend. Le plus jeune, en salopette grise et casquette, m'interpelle :

« Tu n'es pas au courant ? ». J'oscille la tête de gauche à droite et sa petite voix nasillarde m'explique :

« De Gaulle l'a échappé belle, hier, à Pont sur Seine. Il avait plu ; l'explosif devait être humide. Sinon, sa DS aurait cramé ! et lui avec !

— Et Yvonne aussi ! ajouta son voisin en riant. Ils n'auraient pas revu Colombey les deux églises !

— Pas au courant » répondis-je laconiquement.

Quand je suis chez mes parents, j'écoute la TSF et je discute de l'actualité avec le paternel ; mais j'ignorais cet attentat. Encore un ! Depuis la création de l'O.A.S\* en février, les tensions s'aggravent. Vivement que De Gaulle mette fin à cette guerre d'Algérie ! Rien de pire pour moi que d'aller jouer au petit soldat là-bas !

Une jeune femme, jolie dans sa robe à fleurs froncée à la taille, met une pièce dans le jukebox et la chanson qui couvre les conversations me touche :

« Et maintenant que vais-je faire

De tout ce temps que sera ma vie ? »

Tout en écoutant Gilbert Bécaud, je termine ma bière. Je me lève. Je me dirige vers la porte. Le carillon sonne lorsque je l'ouvre et, dans mes pas, les trois hommes de la table voisine sortent avec vivacité. Ils se taisent. J'allonge le pas. Je traverse la route pour rejoindre la place de l'hôtel de ville où j'ai garé la Panhard. Ils me suivent. Je cherche mes clés de voiture au fond de mes poches de pantalon. Ils m'entourent. Je serre mes clés dans ma main. Le plus âgé des trois, celui qui est un peu chauve, me met la main sur l'épaule.

« Eh ! l'ami ! On vient continuer notre petite conversation. On a besoin de jeunes recrues pour mener nos actions. Tu sais que si on laisse faire, l'Algérie nous échappe...

— Z'ai fait 3 ans d'Algérie, continue le second qui a un cheveu sur la langue. C'est pas pour laizer filer maintenant. Mes copains qui sont morts là-bas, y faut pas qu'ils zoient morts pour rien. »

Le troisième fixe son regard sur la Panhard de mon père. Je vais l'amadouer. Il aime les voitures celui-là.

« C'est le modèle 17 : 6 litres aux cent kilomètres, 6 places à l'intérieur et 5 chevaux fiscaux : ça fait 17 ! » Il rétorque :

« Un adhérent à notre organisation, avec une voiture, c'est bien, pour coller les affiches. Tu vas venir avec nous. Notre patron nous en a donné 20, à mettre ce soir. Et t'inquiète pas, le prochain attentat contre le président, ce sera le bon ! »

Je laisse dire ce fanatique. Ne pas réagir. Ne pas jeter d'huile sur le feu... La crainte me gagne, ils sont peut-être violents, ces trois compères, peut-être prêts à tout pour leur cause. Celui qui zozote, un roux, s'allume une gauloise. Le presque chauve déroule son paquet d'affiches, en saisit une et me la tend. Je fais mine d'être intéressé. Je regarde l'affiche et la lui rend en commentant :

« Belle symbolique, le drapeau tricolore sur la carte de l'Algérie.

— Ça va nous réveiller les Français, ces affiches. A Bapaume, elles sont déjà posées. Comme tu es des nôtres, n'est-ce pas, tu vas nous conduire dans les villages autour...

— Ça ne va pas être possible ce soir. On m'attend à Arras. Je dois partir. »

Le plus jeune bondit vers moi, saisit mes clés de voiture, s'installe au volant pendant que le second larron, le zozoteur, m'attrape les poignets et cherche à me faire monter à l'arrière. C'est un violent, lui. Je résiste. Je crie. Le presque chauve lui fait signe d'arrêter.

« Pas comme ça, les gars. Vous allez nous faire des ennuis. Comment tu t'appelles, toi ? » dit-il en me libérant de l'emprise du zozoteur.

« Jean-Michel. » Pas question de lui donner mon nom de famille. Et maintenant, je fais comment pour partir ?

\* \* \*

La scène se déroule rapidement. Je saisis le type assis au volant par le col et le tire hors de la voiture. Un violent croche-pied me jette au sol. Je me prends un coup de poing au visage. Je me relève. Aucun son ne sort de ma gorge ! impossible d'appeler à l'aide. Je fais un tour d'horizon sur la place. Je ne peux pas être seul avec ces trois lascars. Il y a sûrement quelqu'un... une vieille dame voûtée quitte la place à trente mètres de moi. Elle ne voit pas le drame qui a éclaté près d'elle. Les cloches de l'hôtel de ville sonnent 7 coups pendant que le plus âgé me parle :

« Tu marches avec nous, tu nous emmènes dans ta caisse ou tu vas passer un mauvais quart d'heure... »

Faire profil bas. Faire semblant.

« Bon d'accord, mais c'est moi qui conduis. »

Ma proposition n'est pas du goût du plus jeune. Il proteste. Le presque chauve le remet à sa place. Un point pour moi : j'ai réussi à les diviser. Le ton monte. Ils en viennent aux mains.

\* \* \*

C'est alors qu'un gyrophare arrive à vive allure dans mon champ de vision, puis s'arrête. Deux gendarmes en uniforme descendent de la voiture. Les trois lascars prennent la poudre d'escampette.

« Oh ! Merci, merci messieurs ! »

C'est un cri du cœur que je pousse !

« Allez plutôt remercier le patron du bistrot. C'est lui qui nous a alertés.

— Voulez-vous porter plainte jeune homme ? poursuit le second gendarme. Ce serait un moyen de calmer ces trois hommes qui ne sont pas des enfants de chœur ! Ils filent du mauvais coton.

— Oui, bien sûr ! Je viendrai demain à la gendarmerie. Ce soir, on m'attend !

---

### III - L'inconnu du port

Françoise Cartron

Le soleil descend lentement vers l'horizon tandis que je savoure la grande tasse de chocolat chaud tenue de mes deux mains comme une offrande au plaisir. Dans ce petit bar du port, certains consomment leur apéro du soir, d'autres tapent la belote et moi, je suis assise près de la baie vitrée pour profiter au mieux du paysage rendu vivant par les allées et venues de la mer qui s'échoue indéfiniment sur la grève en se jouant du sable et du gravier. Les chalutiers sont rentrés, les marins ont regagné leurs points d'attache et laissé la place à des vols de mouettes qui se régalent des bribes oubliées. La soirée avance à petits pas et les lumières de la ville, au-dessus du port, commencent une à une à se refléter dans l'onde. Il fera bientôt nuit et je ne vais pas tarder à regagner mon hôtel.

Je règle ma note dans l'indifférence générale et sors du bar avec l'intention de me promener quelques minutes au bord de l'eau pour respirer l'air vivifiant. Une légère brise se joue de mes cheveux et je m'amuse à regarder mon ombre s'étirer devant moi sous la clarté lunaire. Soudain, je ne vois pas une mais deux ombres qui se dessinent côte à côte sur le sable. Je me retourne vivement et découvre un homme assez jeune, robuste, au teint buriné qui se tient près de moi. Je ne me souviens pas l'avoir vu au bar et son visage m'est parfaitement inconnu. Cette brusque apparition me fait craindre le pire et, en l'espace de quelques secondes, mon esprit imagine les scénarios les plus épouvantables dans ce lieu qui n'a pourtant rien d'un coupe-gorge. J'hésite à tenter de m'enfuir en courant.

— Vous vous promenez souvent toute seule ?

Sa voix est grave mais chaleureuse et la proximité de quelques petites boutiques et baraques de pêcheurs encore éclairées m'encourage. Je me risque à lui répondre :

— Souvent non mais cela m'arrive parfois dans des lieux comme celui-ci.

— Vous habitez par ici ?

— Non, je ne suis que de passage.

— Moi aussi, si vous regardiez les informations, vous sauriez que je suis en cavale.

En cavale ! mon sang ne fait qu'un tour. Un repris de justice ! violeur ? assassin ? sérial killer ? La peur qui commence à perler sur mon front ne me fait même pas envisager la possibilité de rapines ou de simples vols à la tire et les seuls mots qui sortent de ma bouche sont des plus étonnants :

— Ah, et alors ?

J'ai devant moi un homme arrêté, condamné et dont je crains que le pire instinct primitif et cruel le transforme, dans quelques instants, en monstre sanguinaire ou autre maléfique personnage hantant les nuits de pleine lune. Mon imagination débordante, les atroces faits divers que l'on découvre parfois aux informations, les séries policières et les films d'horreur se jouent de mon cerveau dans un amalgame

tortueux tellement effroyable qu'il m'anesthésie plus qu'il ne m'anéantit. Je me sens soudain poupée de chiffon, inexistante, attendant le coup de grâce de la vieille faucheuse qui s'est tout de même bien travestie ce soir en magnifique athlète. Devant mon manque de réaction, le fugueur est étonné mais ne se démonte pas :

— J'ai juste besoin d'une voiture et éventuellement d'un otage. Cela vous convient-il comme réponse ?

Abasourdie et légèrement incrédule, je ne sais comment je trouve la force d'ironiser :

— Si vous voulez, j'ai aussi un appartement !

Je vois qu'il est partagé entre l'envie d'entrer dans mon jeu et la nécessité de ne pas perdre de temps. Il rétorque simplement :

— Merci, cela ne sera pas nécessaire. Et maintenant dépêchons-nous !

Il saisit mon bras et me force à accélérer le pas en direction de la ville. Son corps est quasiment collé au mien et je me rends compte qu'il ne me servirait à rien de tenter quoi que ce soit car je sens, au niveau de sa poche, un objet dur qui m'a tout l'air d'être un revolver. Nous voici donc, après avoir quitté le petit port, marchant comme un couple d'amoureux sur les trottoirs de la grande avenue. Il a rabattu sur sa tête la capuche de son blouson et avance en inclinant légèrement le buste. Personne ne fait attention à nous et pourtant trois voitures de police sont déjà passées non loin à vive allure et gyrophares en action. Mon hôtel se situe à l'extrémité d'une rue adjacente et nous regagnons sans peine son parking souterrain où j'ai laissé mon véhicule. L'ascenseur nous permet de rejoindre directement ma chambre sans passer par la réception.

— Faites rapidement votre valise. On va prendre le même chemin à l'envers pour quitter l'hôtel.

Je ne sais d'où vient ce courage qui me fait soudain lui demander :

— Et si je pars sans payer, vous ne pensez pas que ça va être vite suspect ? Autant semer aussi des petits cailloux blancs pour qu'on nous retrouve plus vite !

Pourquoi ai-je dit ça ? C'est comme si soudain je me sentais presque complice de sa cavale et prête à l'aider ! C'est complètement insensé !

— De quoi êtes-vous coupable ?

La question l'étonne mais il s'assoit au pied du lit, décontracté, comme si on allait papoter autour d'un thé :

— Je suis spécialisé en bijouteries. Depuis le temps que je les fréquente, je crois que je pourrais en établir un gros répertoire avec tous les détails nécessaires pour emporter facilement les plus beaux souvenirs. Je fais aussi dans les résidences secondaires qui sont de vraies cavernes d'Ali Baba. Je vis bien et je n'ai jamais tué personne.

Mon Arsène Lupin du XXI<sup>ème</sup> siècle me paraît un peu attendrissant mais cela n'enlève rien au caractère répressif de ses délits. Je saisis ma valise, mes clefs de voiture et nous rejoignons le parking. Là, il se tourne vers moi et me demande combien de jours je devais rester dans cet hôtel. Je lui réponds qu'il me restait

encore trois jours. Contre toute attente, je le vois alors ressortir mes affaires du coffre du véhicule et l'entends me dire :

— Finalement je n'ai pas besoin d'otage. C'est trop dangereux et pas mon truc. La voiture me suffira et puis, comme vous me l'avez fait remarquer, si vous disparaissiez, on va vite me retrouver alors, je file et vous, n'oubliez pas de payer l'hôtel.

Il ouvre la porte du véhicule en riant puis ajoute avant de démarrer :

— Merci pour la promenade et pour la voiture, rendez-vous au bar du port dans deux jours.

Je retourne dans ma chambre et ouvre la télévision. Il n'est fait qu'une légère allusion à la cavale de mon fugueur qui n'a évidemment pas l'envergure d'un ennemi public numéro un. Il est simplement précisé qu'il court toujours mais ça, évidemment, je le sais ! Je vais attendre, sans conviction, ces fameux deux jours pour voir s'il a tenu parole.

Ce matin, les deux jours sont passés et je me rends au petit bar du port. Je m'assois à la même place que la dernière fois et commence à attendre quoi ? qui ? en fait je n'en sais rien. Je commande ma boisson favorite et rêve un peu en regardant la mer lorsqu'un jeune garçon d'une quinzaine d'années environ se plante devant moi et me demande :

— C'est bien à vous la Clio blanche avec un petit ours brun accroché au rétroviseur ?

Eberluée et incrédule, je réponds « oui » et il ajoute en me tendant les clefs :

— Elle est sur le petit parking à côté du bar. Vous pouvez la voir d'ici.

---

## IV - Le Loup

Françoise Ravet

Je remercie le petit homme chauve en marcel et j'engage, sac au dos, une percée entre les tables dressées et les routiers agglutinés au comptoir. L'heure du casse-croûte a rempli en cinq minutes le café-resto situé en bordure de la départementale 68, la chaleur de ce mois de juin n'empêche pas les transporteurs de se retrouver au bar, à l'heure de la « tête de veau-frites » devant un p'tit blanc ou un « pastago »\*. Les corps dégagent une odeur moite de mazout et d'eau de Cologne tandis que les bras s'élèvent pour passer les tournées. Je dois me presser car le semi-remorque qui va me servir de taxi n'attendra pas des lustres. Le camionneur « chauve-en-marcel » allait à Perpignan mais pas plus loin... le week-end c'est sacré pour la famille ! Alors

il a téléphoné à un collègue sur la route pas loin d'ici : « Z'avez du bol, il va à Barcelone ce soir même ! »

« Il est Marseillais, me dit-il, pourtant vous verrez, pas très causant. Y m'dit qu'il est à la bourre, qu'il a pas l' temps de s'arrêter pour boire un coup. Son tank va arriver à gauche, là, près des camions Polaks, y a pas moyen de vous tromper, y s'ra écrit « Freddo » et l'engin est rouge corrida ! », ajoute-t-il en riant de toutes ses dents gâtées. J'ai remercié chaleureusement mon sauveur dans le brouhaha des rires et des conversations parfumées de farigoulette. C'est vrai que j'ai de la chance depuis le début de mon voyage en stop, je n'ai rencontré que des gens sympas !

Mon tee-shirt me colle à la peau comme les semelles de mes chaussures collent au tarmac brûlant. Un énorme camion rutilant comme un sapin de Noël s'avance lentement vers la seule place libre de l'aire de parking. Je reconnais le semi-remorque à sa couleur rouge corrida et le « Freddo » immatriculé entre deux cœurs fluo. J'ouvre la portière en lançant un bonjour plein d'allant et je balance rapidement mon chargement au pied du siège en Skaï tout aussi écarlate que la carrosserie.

En me hissant à ses côtés, je découvre le torse et le visage de profil de mon chauffeur. Il est torse nu... bien grassouillet et bronzé. Ça se comprend avec cette chaleur ! Il reprend la route comme si de rien n'était. J'ai l'étrange impression d'être un colis qu'il aurait embarqué sur son itinéraire habituel.

« J'ai vraiment de la chance que vous acceptiez de m'emmener jusqu'à Barcelone » dis-je en me tournant vers lui avec l'espoir d'entendre enfin sa voix. Mais le gaulois moustachu reste impassible. Tout en réfléchissant à ce que je pourrais encore ajouter, je regarde discrètement du coin de l'œil les boudins adipeux du ventre relâché du conducteur jusqu'à ce que je me rende compte qu'il est complètement nu ! Oui, absolument tout nu !! Je n'avais pas encore fait attention à la peau de mouton sur laquelle il est assis et qui masque à peine la ligne blanche laissée par un maillot invisible. Les bourrelets s'abandonnent au rythme des vibrations du moteur, ce qui rend la scène encore plus réaliste... je ne rêve pas !

Mon cœur s'accélère, je pourrais me jeter avant d'atteindre l'autoroute ou crier par la fenêtre ouverte mais il fallait encore l'ouvrir ! Voyant qu'il passait la vitesse supérieure, j'optai pour les cris « au secours » que je pourrais hurler par la fenêtre à la station de péage. Devant l'impassible confiance qu'affiche le bouddha du volant, je demeure pétrifiée... Que se passe-t-il, pensai-je ? Il est bientôt 19h, nous quittons Orange où la température flirte avec les 35°. Barcelone est à 420 km, je devrai supporter à peu près 5h30 de trajet aux côtés de cet homme qui ne pète pas un mot et qui siffle maintenant sans complexe ! Mon esprit dans la panique entrevoit déjà l'obscurité, la lueur des phares comme seul moyen pour surveiller le comportement lubrique de mon pseudo agresseur... Je pense à mon opinel...

La radio diffuse maintenant un rock des années 80, j'en profite pour élever la voix sans plus le regarder : « Pourquoi n'avez-vous pas de vêtements ? » dis-je sur mes gardes mais le plus naturellement possible. Le temps de lorgner vers les mains à peine posées sur les franges de cuir qui garnissent le volant, le gladiateur n'a pas bougé d'un iota, pas un son alors que la voix de la journaliste donne la météo du lendemain... Ha si je pouvais déjà y être ! Pourquoi mais pourquoi est-il nu dans son

camion, pensai-je en boucle jusqu'à ce que je me lance à nouveau : « Je voudrais que vous me répondiez, Monsieur, sinon je préfère descendre à la prochaine station » ajoutai-je plus déterminée. Mon angoisse tourne autour du silence, je me sens comme un chat prêt à déchirer une souris. Une côte s'annonce, il rétrograde et baisse le volume de la radio, tranquille.

« Vous ne me croirez pas, dit-il sans quitter la route des yeux, c'est une histoire de fada » !

« Mais... racontez-moi quand même » le pressai-je, cette fois en regardant ouvertement son profil qui me faisait penser à un soldat étrusque sorti de mon livre d'histoire.

Il avait un accent Marseillais à faire pâlir Pagnol, Marius, la Cannebière toute entière et même les cigales : « té vé,\* Manon de toti, \* papé\* et pastago,\* les brailles,\* le propre\* » Je n'y comprenais pas grand-chose mais j'ai retenu ceci : en aidant au débarquement de la marchandise d'un camion le matin même au port de Marseille, il est tombé dans l'eau en guidant à reculons le chauffeur, un vieux papé qui avait abusé du pastago et n'y voyait plus rien. Alors, plutôt que de se faire écraser par le poids lourd, il n'a eu d'autre choix que de sauter dans la mer. « Pas de propre pour me changer ! Si vous ne me croyez pas » poursuit-il, regardez derrière, j'ai mis mes vêtements à sécher. » J'ai beau me tordre le cou je ne vois ni caleçon, ni chemise, juste une petite fenêtre qui doit donner sur un petite cabine obscure.

Je suis plutôt perdue, cette histoire me paraît naïve mais peut-être est-elle vraie ? D'un autre côté qu'attend-t-il pour s'habiller, avec la chaleur qu'il fait, ses habits doivent être secs ! Je décide de poser toutes les questions qui me passent par la tête. Quel sport pratique-t-il ? (J'avais noté les biscoteaux gonflés même au repos, la charpente impressionnante du cou qui s'amorce dès l'épaule, la tignasse raide et brillante du charmeur méditerranéen ...). A-t-il des enfants ? Aime-t-il son métier ? Connaît-il Barcelone ? Je tente d'encourager la conversation, tout ce que j'espère c'est que je puisse rapidement sentir les nœuds dans mon estomac se détendre. Mais en vain...

Arrivés au Perthus, petit village frontalier entre la France et l'Espagne, je ne me sens pas plus détendue, il ne m'est encore rien arrivé mais le mutisme de mon chauffeur sans pantalon accentue mon malaise. Je ne parle plus, les réponses par oui et par non se sont raréfiées et je me demande qui est ce Freddo, un ours ou un libidineux ? Ou les deux à la fois ?

La nuit s'étire d'une borne kilométrique à l'autre, je ne veux plus regarder l'ombre massive installée à ma gauche. Tout à l'heure, j'ai utilisé ostensiblement mon opinel pour peler une pomme que je gardais comme en-cas, histoire de lui montrer que je n'étais pas si démunie... A quoi dois-je jouer, non mais, vraiment si ma p'tite mère me voyait !

Il me dépose à la Catalunya, la gare la plus proche de la maison de mon amie Paquita. Juste avant que je ne referme la portière de la cabine faiblement éclairée, il me lance en se penchant par-dessus la banquette : « Faut faire attention la prochaine fois ma p'tite demoiselle, la nuit, les loups se promènent ! »

\*Patois Marseillais :  
« Té vé... » : Tiens, regarde...  
« Manon de toti » : Le con d'imbécile  
« Papé » : Vieil homme  
« Pastago » : Boisson anisée  
« Les brailles » : Le pantalon

---

## V - Le village fantôme

Françoise Cartron

La pluie n'a pas cessé de tomber depuis plus d'une heure et les phares de mon véhicule peinent de plus en plus à traverser ces trombes d'eau qui strient la noirceur du ciel comme des grilles de prison. Il n'est que 21h et je me dois d'être raisonnable : inutile de tenter le diable en essayant de poursuivre ma route. Je m'arrêterai au premier village pour faire une halte en attendant qu'une accalmie se profile ou, au pire, je passerai la nuit dans un petit hôtel ou un gîte si les éléments continuent à se déchaîner. Cet intermède n'était pas prévu dans mon emploi du temps mais, aucun impératif ne m'imposant d'arriver ce soir à destination, je me laisse guider par mon bon sens.

Une petite dizaine de kilomètres suffit pour que j'aperçoive avec soulagement un halo lumineux présageant du réconfort que j'espérais. Je quitte la route principale et, suivant cette étoile du berger providentielle, j'entre dans un patelin construit en colimaçon tout autour d'une grande place sur laquelle je me gare à proximité de la devanture bien éclairée de ce que je devine être un café. Je traverse en courant les quelques mètres qui me séparent de la porte d'entrée et en franchis le seuil, trempé comme une soupe, sous le regard amusé des consommateurs. « Il pleut ! » me dit-on brièvement en guise de bonjour, ce à quoi je réponds avec une pointe d'humour : « Oui, c'est peu dire ! ». Mon air piteux et mon sourire m'attirent la compassion et la sympathie du cafetier qui me désigne une petite table près d'un radiateur puis m'apporte un café réconfortant avec un « offert par la maison ! » des plus chaleureux. Mes yeux s'habituent peu à peu aux lumières mais les rafales de vent qui sévissent à l'extérieur ne couvrent pas le léger brouhaha dans mes oreilles qui semble provenir de derrière le bar. « Vous pouvez aller jeter un œil » me lance le patron, « c'est un speed dating. On en organise deux ou trois par an ». J'étais loin d'imaginer ce genre de manifestation dans un petit village mais, après tout, pourquoi pas. La bénédiction m'étant donnée, je m'aventure donc à satisfaire ma curiosité pour découvrir une vingtaine de personnes s'exerçant à ce jeu de chasse à l'amour, dans une atmosphère tamisée et feutrée, sous la houlette d'un animateur très directif : Dix femmes, dix hommes et dix minutes d'échange autour d'une petite table. Je regarde ce manège pendant quelques instants mais mes yeux sont très vite attirés par une femme brune aux cheveux très courts dont je me mets à admirer les

gestes et les expressions du visage qui sont d'une grâce infinie. « Elle est belle Juliette n'est-ce pas ? » me glisse à l'oreille le patron en me tapotant l'épaule « mais pas touche ! chasse gardée ! ». Je me risque à lui demander « gardée pour qui ? » « Vaut mieux pas savoir mon gars mais c'est elle qui tient le petit hôtel sur les hauteurs si vous avez l'intention de rester pour la nuit. ».

La tempête et la pluie se sont calmées mais je n'ai plus du tout envie de reprendre la route d'autant qu'il est déjà 23h30. J'ai bu deux autres cafés avec un petit cognac ce qui risque de mettre beaucoup d'agitation dans mon sommeil mais j'ai pu relire, les paupières un peu lourdes, toute l'intervention que je dois faire demain à la faculté de lettres. J'attends patiemment la fin du speed dating pour aborder Juliette et lui demander si elle peut m'héberger pour la nuit. Charles, le patron, lui en a déjà glissé deux mots et obtenu un accord de principe mais il faut bien que je lui parle en personne !

Un bruit de chaises m'indique que la séance est terminée et je vois les participants passer devant moi avant d'aller s'évanouir en silence dans la nuit. Pas un bruit ! même pas celui d'un moteur de voiture. Seraient-ils tous venus à pied ? Juliette est la dernière et c'est avec un étrange sourire qu'elle s'approche et m'invite à la suivre. Je lui emboîte le pas et m'apprête à regagner ma voiture lorsque j'aperçois de loin le piteux état de mon pneu avant droit. Je ne saurais expliquer pourquoi mais cette vision transforme en un instant l'impression chaleureuse de l'environnement en un sentiment de malaise. La nuit est d'un noir profond, les lumières du village suspendues de loin en loin au milieu des rues se balancent avec des craquements sinistres, les maisons aux volets évidemment clos semblent vraiment inhabitées et les trois derniers consommateurs sortent du café sans un mot en marchant le dos courbé comme des condamnés aux travaux forcés. Je me tourne vers Charles qui se tient sur le pas de la porte prêt à fermer son établissement. Son sourire avenant a fait place à un curieux rictus et c'est d'une voix rauque et cassante qu'il me dit :

— Laissez tomber ! demain il fera jour. On verra ce qu'on peut faire.

J'ai la tête qui tourne et mes pensées en font de même. Je sais qu'il n'a pas tort mais j'ai un peu de mal à laisser mon véhicule tout seul d'autant que je n'en vois aucun autre alentours pour lui tenir compagnie. Quelques mètres plus loin, Juliette, impassible, me regarde attraper mon petit sac de voyage. Aucune émotion ne se dessine sur son visage devenu blafard sous les lumières. Je m'approche d'elle et nous nous mettons à marcher côte à côte sans échanger un seul mot. Les rues, étroites et sombres, se succèdent tandis que nous montons toujours vers le sommet d'un petit piton qui semble dominer le village. J'essaie d'engager la conversation et me risque à poser la question qui me brûle les lèvres :

— Avez-vous réussi à faire une rencontre prometteuse à ce speed dating ?

Elle stoppe sa marche, se tourne vers moi, plante deux yeux furibonds dans les miens et éclate d'un rire sardonique qui déchire la nuit.

— Parce que vous croyez que je cherche l'amour ?

Son attitude me glace le sang. Je crains de voir s'ouvrir les fenêtres mais rien ne bouge hormis deux chats qui se mettent à détalier devant nous comme s'ils avaient

vu le diable en personne. Mais qui est donc cette femme semblant soudain se métamorphoser en immonde sorcière ? Tandis que je m'écarte un peu d'elle, la proximité d'un petit cimetière vient ajouter une note surnaturelle autour du couple que nous formons. Un léger brouillard s'est invité et couvre d'écharpes duveteuses d'anciennes pierres tombales abîmées par le temps et les branches d'arbres squelettiques plient encore un peu sous les restes du vent en dessinant des ombres fantasmagoriques. J'ai l'impression d'entrer dans un monde cruel et malfaisant et mon corps tout entier se prend à trembler. Devant mon désarroi, loin de compatir, Juliette renouvelle son rire alors qu'on entend soudain un cri suivi d'une violente dispute venant d'un peu plus haut. Je me hasarde alors à sortir tout le courage dont je suis encore capable dans un tel contexte et demande :

— Est-ce que vous savez ce qui se passe ? d'où ça vient ? qui est-ce ?

Elle me répond avec cette fois un air désabusé :

— C'est sûrement Colette. Tous les soirs de speed dating, comme les autres femmes du village, elle vient participer même si elle sait que son mari lui donnera une rouste à son retour. Ce n'est pas grave ! C'est leur façon à eux de faire tenir leur couple.

— Ah...bon... et les autres participants ? d'où viennent-ils ?

— De partout, du monde des ténèbres où on les renvoie dépouillés de tout !

Ce disant, elle agite ses grandes mains et déploie ses bras dans un geste théâtral qui me donne le frisson. Si en cet instant, la foudre et les éclairs se déchaînaient, je ne serais même pas étonné. Elle finit par se calmer et ajoute :

— Allez, plus que quelques mètres et nous sommes arrivés.

J'accélère le pas et discerne enfin le petit hôtel avec sa grosse lanterne accrochée au-dessus de l'entrée. Mes jambes ne me portent plus et je peine à tenir debout, une immense fatigue pèse sur mes épaules et ma tête se remet à tourner lorsqu'enfin la porte s'ouvre. C'est Charles qui apparaît, un couteau à la main.

La nuit m'emporte...

Je me réveille ce matin avec une effroyable migraine. J'espère que je n'ai pas attrapé la grippe avec le temps de chien qu'il faisait hier ! La chambre est petite mais agréable avec un coin douche que je m'empresse d'occuper. 7H30, c'est parfait, je serai à l'heure. Je ne réalise pas très bien où je suis car mes souvenirs de la veille sont très flous mais je me rappelle soudain que j'ai un pneu crevé à faire réparer. Je range mes affaires, ferme mon sac, ouvre la porte et me retrouve sur un petit palier d'où part un escalier que je descends rapidement pour me retrouver... dans la salle du speed dating ! Sur l'une des tables, un petit déjeuner a été préparé à mon intention comme l'indiquent ces quelques phrases griffonnées sur une feuille de papier : « Servez-vous, ne vous inquiétez pas pour votre véhicule, la roue a été changée. Tous ces services sont offerts par la maison. Bonne route ! A un jour peut-être ! ».

J'essaie d'appeler pour savoir si quelqu'un va venir mais personne ne répond. Je m'attable et hésite quelques instants avant d'oser goûter les viennoiseries proposées. Elles sont délicieuses et je m'enhardis à me resservir et à boire un grand

café avant de partir. Dehors, tout est calme et dissimulé par un épais brouillard. Ma voiture attend, toujours au même endroit. Je n'essaie même plus de réfléchir, j'agis comme un automate, monte dans mon véhicule, démarre et rejoins la route que j'avais dû quitter la veille au soir. Petit à petit, les souvenirs remontent et je me pose nombre questions auxquelles je ne trouve pas de réponses. Quel étrange village avec des gens aussi diaboliques que bienveillants et qui semblent disparaître et s'évanouir dans le temps ! Je mise sur la fatigue et le cognac pour avoir joué quelques tours à mon cerveau mais Je m'étonne tout de même de ne pas avoir vu le panneau indiquant le nom de ce village. Au bout de quelques dizaines de kilomètres, c'est plus fort que moi, je m'arrête sur une petite aire de stationnement et use de la technologie pour faire ma recherche : Le piton est bien signalé et porte le nom de « Piton du diable » mais je ne trouve aucun village à ses pieds ! Je suis stupéfait et ne sais quel réflexe me pousse alors à saisir mon portefeuille : mes cartes bancaires ont disparu !

---

## VI - Mission dangereuse

Françoise Ravet

Je suis cet homme que je ne connais pas sur une piste qui n'en est plus une tant la neige s'est empressée de la dissimuler. La tempête de la veille s'est engouffrée avec force dans la forêt à flanc de montagne, sur le versant nord d'énormes congères de neige glacée enlissent les pieds des résineux. J'espère que nous atteindrons le versant sud avant l'obscurité, j'ai bien fait d'emporter une lampe frontale.

Je regarde le dos large et la nuque épaisse de l'homme qui marche devant moi, sous la casquette de trappeur, je devine les pinceaux raides et cassants de ses cheveux ternes. J'entends la respiration forte et régulière de celui qui me guide et qui s'accorde difficilement à la marche où seul le balancement du corps aide à garder l'équilibre.

Pourquoi ai-je pris le parti de suivre cet inconnu en toute confiance, pensais-je. Était-ce son air bonhomme et le ton aimable qu'il a eu en me proposant son aide pour me conduire au chalet des Chaumettes, ou était-ce parce que je me sentais à l'abri de toutes mésaventures par le fait même que la tenancière du café était au courant de notre expédition ?

En cette fin d'après-midi de janvier, la montagne se hérissé sous le froid implacable, le blanc grisé du ciel rejoint la terre et les cimes des résineux ressemblent à de grands moines encapuchonnés dans le silence de ce désert vertical.

« Nous allons arriver au premier refuge d'alpage, me dit l'homme par-dessus son épaule sans tourner la tête. Si vous voulez nous pouvons nous arrêter un peu, faire une pause », poursuit-il.

« Nous sommes encore loin du chalet des Dalmasso ? », demandai-je toute surprise de sa proposition. Il faut que j'y sois avant la nuit, au téléphone la maman du jeune garçon que je dois soigner était assez inquiète, je ne veux pas perdre de temps. Mais... merci quand même ajoutai-je. « Comme vous voudrez. Je vais aller juste vérifier s'il n'y a pas de dégâts avec ce qui est tombé cette nuit. » Je sens dans sa voix un soupçon de nervosité contenue, il se tourne vers moi et son sourire est davantage une crispation qu'une expression franche et aimable. « Je vous attends ici » dis-je, déterminée à ne pas perdre de temps.

« D'accord, j'en ai pour cinq minutes » grogna-t-il en s'éloignant. En l'attendant, je me remémore les événements depuis le coup de fil de madame Dalmasso ce midi à mon nouveau cabinet médical. Sa voix était pressante, elle me demandait de venir au plus vite car son fils, un adolescent de 15 ans, s'était blessé à la tête en coupant un arbre, il faudrait certainement recoudre. Là-haut où ils habitaient, il fallait un 4x4 et la piste était impraticable avec les arbres tombés cette nuit. « Et l'hélico ? » avais-je proposé réalistement. Ils ne voulaient pas déranger le PGHM me dit-elle, car quelques points de suture suffiraient... enfin si cela n'est pas trop compliqué pour moi.

Du fait de ma récente installation dans la vallée, je voulais donner de moi une image positive et téméraire, médecin de montagne, ça se mérite comme statut ! J'avais embarqué tout le matériel nécessaire et dans l'après-midi, j'arrivai au « café des chamois », petit bar vieillot avec une décoration rococo où buvaient deux piliers de comptoir, à en juger par les braillements de leur conversation. Le nom du chalet ne disait rien à la tenancière. « Ils ne viennent sans doute jamais boire un coup ici » me dit-elle avec humeur. En se redressant sur son tabouret de service, elle m'a montré cet homme, là-bas, dehors, tout seul qui fume comme une cheminée. Il pourra peut-être vous emmener lui, il connaît la région comme sa poche !

Les minutes passent, que fait-il ? Il doit bien y avoir un quart d'heure que je poireaute ici ! Glacée jusqu'aux os, je décide de suivre les traces de celui que je crois être un garde forestier. Je ne connais même pas son nom, je suis bien trop confiante. Tout à mon inquiétude, je ne vois pas la vieille cabane en ruines en face de moi.

« Je suis là » me dit soudain une voix sur ma gauche que je ne reconnais pas de suite. En haut du talus, planté entre deux épicéas rachitiques, l'homme est là, immobile, il tient des deux mains sa veste de laine kaki grande ouverte. Je reste bouche bée, mes yeux descendent vers la fermeture éclair défaits et vers ce qui est ostensiblement érigé, un sexe qui défie la température négative. Je pousse un cri, sans réfléchir je fais volte-face, je ne parviens pas à courir, je saute d'un trou de neige à l'autre craignant de perdre une de mes bottes dans un enfoncement neigeux.

L'homme s'est mis à ma poursuite, j'entends son halètement dans l'effort, il n'est qu'à une cinquantaine de mètres et il crie « Attends, attends, ce n'est rien, écoute-moi... ! » Les cents kilos qui me talonnent m'effraient, même s'ils peinent à me rattraper. Les cris rauques résonnent dans le dédale des mélèzes indifférents. Je m'accroche aux branches basses et la neige poudreuse s'insinue dans mon col, aveugle mes yeux, ruisselle sur mon visage. Je ne vois plus rien, mon cœur bat très vite, je sens les pulsations resserrer l'étau sur mes tempes. Il continue de grogner, le cochon. J'essaie de ne plus l'écouter, j'essaie de me concentrer sur ma respiration

car une pointe terrible me coupe en deux. Mon poursuivant n'est plus qu'à 20 mètres de moi, j'ai si peur... Je devine alors un replat sur la crête dénudée d'arbres à quelques enjambées. La lumière du soleil couchant reparaît et me rassure. Je parviens à me hisser par-dessus la dernière congère, j'entends la rumeur d'un torrent en contrebas. Le ciel s'est enfin ouvert, pailleté des premières étoiles et la nuit s'avance, se déroulant sur les parois en clair-obscur, elle redessine les contours d'un monde minéral.

Je ne vois plus l'ombre massive de mon agresseur. L'aboiement d'un chien tout proche a dû le faire fuir. J'appelle, je crie tout en avançant prudemment sur la vire. Je devine un chien qui renifle mes bottes puis je vois la lumière d'une torche, ensuite une voix rassurante avant de distinguer le visage inquiet d'un grand barbu : « Vous êtes le docteur Péret ? »

La suite de l'histoire s'écrit sans surprise. Après avoir suturé la profonde coupure, je me suis réchauffée et peu à peu détendue auprès du bon feu que la petite famille montagnarde a entretenu pour moi toute la nuit. Bastien Dalmasso m'a accompagnée le lendemain à la gendarmerie où ma déposition fut classée sous la pile poussiéreuse d'autres dossiers.

L'année suivante, à la même époque, une jeune fille s'est fait agresser non loin de la zone où j'avais vécu l'épisode le plus cauchemardesque de ma jeune vie. On a ressorti mon témoignage et fait les recoupements qu'il se doit. Le récidiviste, un psychopathe pas très dangereux paraît-il, a été placé dans un hôpital spécialisé suite à des examens de santé mentale. Mais pour combien de temps ?

---

## VII - Talonnée par la peur

Isabelle Bernède

Quel temps bizarre ! Un radieux soleil m'avait jetée dans les ruelles de Lille cette après-midi-là, et voilà que j'étais devant un chocolat chaud, trempée comme une soupe, au café de la place Saint-Georges. Bien sûr, qui aurait pensé oublier son parapluie dans le Nord-Pas-de-Calais ? Enfin, il fallait pourtant que je rejoigne mon hôtel ! il faisait presque nuit, je connaissais mal la ville, et il pleuvait toujours.

A la faveur d'une petite accalmie, je me décidai à sortir lorsqu'une demoiselle m'aborda :

— Puis-je faire quelques pas avec vous ? J'ai un parapluie.

Ravie de cet abri impromptu, j'acceptai immédiatement. Peut-être pourrait-elle m'éviter une longue errance touristique et mouillée.

— Où allez-vous ? S'enquit-elle gentiment.

Elle avait ouvert son grand parapluie que je trouvais très laid mais je m'y blottis, reconnaissante, à ses côtés. Je lui indiquai donc l'adresse de mon hôtel.

— Et bien, vous n'êtes pas rendue. Il vous faudra traverser le quartier du Millepertuis. Je ne voudrais pas être à votre place.

— Ah ! Et pourquoi donc ? demandai-je, intriguée.

— C'est le quartier de « l'assassin aux talons aiguille ». On l'appelle comme ça parce qu'il a déjà égorgé 7 femmes qui portaient toutes des talons aiguille.

Puis elle ajouta avec un air mi-figue mi-raisin :

— Un peu comme les vôtres.

Interloquée et vaguement inquiète, je m'enquis :

— On ne l'a pas encore arrêté ?

— Hélas non. Mais ne vous inquiétez pas trop. Il fait une victime par mois, et la dernière, c'était la semaine passée. Bon, moi je dois vous quitter, j'habite là.

Elle pressa soudain le pas, me fit un petit signe de la main.

— Contente de vous avoir connue et bonne chance. Puis elle disparut dans le halo blafard des faibles réverbères.

La pluie avait un peu cessé mais cela ne me souciait plus. Une seule idée m'obsédait. A partir de quelle rue commençait ce fameux quartier. J'avançais à pas serrés. La peur avait remplacé la jeune fille au parapluie. Elle marchait à mes côtés, blottie dans tout mon être. A chaque détour de ruelles tortueuses, mon regard se précipitait sur la plaque ; jusque-là aucune trace de Millepertuis. Bientôt, je me rendis compte que mon pas avait accéléré jusqu'à presque courir.

Soudain, j'aperçus un homme de haute taille, au bout de la ruelle que je venais d'emprunter. Dans le brouillard du soir ce n'était qu'une silhouette. Je stoppai net. Devais-je faire demi-tour ? Et puis, une idée me traversa ; j'enlevai mes chaussures. Pas de talons, pas d'assassin. Je me remis en marche d'un pas à peine plus assuré. Le sol était froid, sale et mouillé. Aucune importance. En théorie, j'étais sauvée.

Peu à peu, l'homme approchait. Mon cœur s'emballait. Je finis par distinguer un grand gaillard barbu et hirsute, un peu débraillé. Ça y est. Il allait me croiser. Mon pas s'accéléra mais mon cœur, lui, s'arrêta.

— Bonjour, Madame, me dit-il avec un sourire.

Puis baissant les yeux sur mes pieds nus.

— Vous avez mal aux pieds. Ma voiture est garée tout près, je peux vous raccompagner si vous voulez.

Je hurlai un « non » strident et il me vit, interloqué, filer en courant. Je courais, courais, tournant, retournant. A bout de souffle, je m'arrêtai enfin. Avec tout ça, je ne savais plus où j'étais. Je me décidai à remettre mes chaussures. Et si je demandais refuge à quelque maison de la rue ? Et si tombais sur le tueur ?

Je commençais à reprendre mes esprits et ma respiration en essayant de me repérer. Je devais trouver la gare. De loin j'entendis le trafic ferroviaire ; Ce bruit me rassura. Je repris confiance. Je me rapprochais de mon hôtel ; je reconnus la petite fontaine qui m'avait désaltérée ce matin. C'est alors que j'aperçus un homme qui fumait près d'un porche. Il semblait attendre quelque chose. Ça y est ; cette fois c'est pour moi.

Je décidai très vite; j'enlevai mes chaussures, et passant devant lui, je détalai à la vitesse de l'éclair. Il se mit à courir derrière moi. Complètement affolée, j'aperçus mon petit hôtel et redoublai ma course. J'ai dû, ce soir-là, dépasser toutes les performances de tous les champions olympiques réunis. Il courait toujours derrière moi et me criait : « Madame, Madame... ». A un moment, je glissai sur quelque chose mou et faillis tomber.

Je m'écrasai littéralement sur la porte de l'hôtel en frappant à grands coups de poings, alors que j'avais les clefs. Au vacarme, la porte s'ouvrit très vite et le groom me reçut dans ses bras, haletante, dégoulinante de sueur, effarée et sans chaussures. Mon poursuivant nous rejoignit avant que j'aie pu m'expliquer.

— Vous avez perdu une chaussure, Madame, mais pourquoi courez-vous si vite et sans chaussures ? Serais-je tombé sur la nouvelle Cendrillon ? Est-ce que je fais si peur ?

Je le regardai enfin ; il était beau comme un Dieu. Comprenant ma méprise et me sentant hors de danger, je leur parlai de « l'assassin aux talons aiguille ». Et c'est très vexée que je les vis s'esclaffer.

— On vous a bien baladée, ma pauvre dame. Il n'y a jamais eu de serial killer par chez nous. Je sais bien que, dans le Nord, on a une réputation de sauvages, mais tout de même.

— Ah oui, renchérit l'autre, tout de même !

Jamais de ma vie je ne me suis sentie plus dépitée. Regardant mon pied qui avait glissé dans une crotte de chien, mon beau sauveur de chaussure dit alors avec une petite grimace adorable :

— Au moins, c'est le pied gauche ! Vous avez de la chance !

Puis il ajouta en me présentant sa carte, avec une élégance inégalée :

— Aucun prince n'abandonnerait une si jolie princesse, même dans cet état.

Il se pencha sur mon visage pour y planter son regard vert doré, si près qu'une de ses mèches noires vint chatouiller mon nez, et effleura mes doigts d'un baiser inoubliable.

Ahurie, et néanmoins flattée, un pied dans le caca, avec 10 kilos de moins, je partis me coucher, épuisée, mais en me promettant de retourner au café Saint-Georges, avec mon prince charmant si possible, pour assommer la donzelle au parapluie, à coups de talons aiguille.

---

## VIII - Tremomlo sur le vélodyssée

Régine Michaux

L'air marin et la traversée des forêts de pins m'avaient ouvert l'appétit. Après Arcachon et l'incontournable passage à la dune du Pilat, la piste cyclable m'avait menée aux abords du lac du côté de Parentis-en-Born. Je m'étais enfin décidée à réaliser un vieux rêve, parcourir la côte Atlantique landaise en vélo. Je n'avais pas trop réfléchi, guidée par mon instinct, j'étais partie sans trop de préparation. Tourisme écolo-sportif d'accord, mais dans un certain confort tout de même ! Mon grand âge n'a rien arrangé à mes envies de poule de luxe, comme plaisantait souvent mon mari. Mari que j'avais lâchement abandonné à son aéromodélisme tout en sachant pertinemment que s'il m'arrivait une bricole lors de mon escapade, il volerait à mon secours, tout du moins je l'espérais. La poule de luxe bardée de son équipement vélocipédique dernier cri s'est ainsi retrouvée devant le bureau d'accueil d'un charmant petit hôtel proche du lac. Il ne restait plus qu'une seule chambre de libre. Je n'allais pas faire la difficile.

En un tour de clé, me voilà plongée dans l'univers de Lewis Carroll. Surprise... Alice en grande conversation avec le lapin blanc trône au-dessus du lit. Mais à la fois, un décor de conte pouvait bien servir d'écrin aux arabesques des tours de roue de ce voyage intérieur.

Trop d'oxygène ! Trop d'endomorphine ! Trop de solitude ! Trop de pensées ! STOP !  
On s'arrête tout de suite !

Je me douche. Un dernier regard dans ce miroir tarabiscoté trônant sur le mur décoré de jeux de cartes qui s'envolent au vent. Et hop ! c'est une autre femme, une vraie, qui file vers le village. Il est grand temps de retrouver mes contemporains, de la musique, la vie quoi ! Je n'aurais peut-être pas dû mettre ces chaussures. Le bruit de mes talons claque sur le trottoir désert. Il n'y a rien à faire, je ne cautionne pas cette mode de porter des baskets avec une robe. Même si mon sac à dos est petit, un peu de féminité ne nuit pas à la sportivité de l'expédition.

Le seul établissement ouvert est un vieux bistrot resté dans son jus depuis la guerre de 40 au moins. Les stigmates de la fumée des nombreux paquets de Gitanes ou autres Gauloises jaunissent encore aux murs et plafond. Derrière le comptoir où sont accrochés quelques hommes sans âge, une petite dame ridée, en tablier fleuri, semble évadée d'un film de Tati. Elle se tient devant un miroir qui pourrait, j'imagine, raconter un tas d'histoires dans cet endroit où le temps semble s'être arrêté.

Je m'assieds à une table en bois ou trône une rose blanche alors qu'un gros bouquet de roses rouges orne le zinc. Encore un signe ? Je commande un vin blanc. Elle me sert sans un mot, sans un sourire et regagne à pas lents son confessionnal où murmurent les voix mâles. Les hommes se retournent un à un, discrètement. Leur cou ressemble à ces oiseaux noirs, des corneilles qui regardent par-dessus leurs

épaules voutées. Leurs conversations m'échappent et m'indiffèrent. La soirée sera définitivement solitaire.

Eric Morena scande son mambo « Oh mon bateau » dans cet endroit improbable où je dois ressembler à une saucisse dans une boîte de sardine. D'ailleurs, les crevettes crient « olé » dans cette chanson qui finit par me faire chalouper. Surréaliste ! Au deuxième verre, le juke-box enchaîne sur le petit bikini de Dalida. Je me lève pour en finir avec cette plongée sixtié's et mes pieds esquissent involontairement un petit pas twisté. Il est temps pour moi de sortir dans la nuit que Johnny entonne de retenir. Une bouffée d'air frais.

Le claquement de mes talons rythme le silence de la brume qui a envahi la rue.

Au loin, j'entends la porte du café se refermer. Le glissement sombre de semelles fait écho à mes pas. Soudain, une voix grave et chaude chantonne « Tu voudrais que je sois andalou, que je sois à tes genoux... ». Mon ventre se serre, ma respiration s'accélère. On me suit. Sans doute un de ces piliers de comptoir qui a dû imaginer que je noyais ma solitude à la recherche d'une aventure. J'accélère le pas. Plus loin, je dois emprunter le sentier sablonneux qui traverse les pins.

« La place rouge était vide... Il avait les cheveux blonds mon guide... Nathalie... lalala »

Je marche de plus en plus vite. L'éclairage se fait plus tamisé au fur et à mesure que je m'éloigne de la route principale. Je frissonne. La brume s'épaissit. Je me retourne et je ne distingue qu'une ombre incertaine... rien sauf cette voix.

« Bibabeloola... baby... on s'est aimé une nuit... Te souviens-tu de nos folies... je suis plus tendre qu'un agneau... »

Ma gorge est sèche, je suis toute essoufflée par cette marche rapide. Je voudrais prendre mes jambes à mon cou.

« Pas question de folie... les folies sont affaires de vauriens... vous permettez Monsieur que j'emprunte votre fille... »

Je dois encore traverser la plaine avant de regagner l'entrée de l'hôtel. Je dois reprendre mon souffle. Me suit-il toujours ? Je me cache derrière un énorme champignon sur lequel trône une chenille-toboggan et regarde vers l'orée de la pinède. Seuls des filaments de brouillard bougent sur la plaine de jeux où le silence est revenu. Je respire. Je reprends ma marche incertaine en me retournant de temps à autre.

« Non, non ne rougis pas... tu as, tu as toujours de beaux yeux... tu aurais pu rendre un homme heureux... Tu as toujours les yeux d'autrefois »

C'en est trop, je me mets à courir. Je franchis les derniers mètres, gravis les escaliers quatre à quatre. La porte automatique ne s'ouvre pas. Je sonne, me retourne, resonance. Là-bas, une ombre se faufile derrière les voitures du parking.

« Viens petite fille dans mon Comic strip petite fille... viens faire des bulles des... viens faire des wip Des clip, crap, des bang, des vlop, et des zip, shebam, pow, blop, wiz ...ZZZZZ...ZZZ »

Je vais mourir. Vite, cette satanée porte qui ne s'ouvre pas. Je l'entends au loin qui muse le refrain, ces notes me transpercent comme autant de couteaux. Le hall s'éclaire. Le veilleur arrive enfin.

« Alors Madame ? Vous êtes seule ? »

A ce moment, je vois ses yeux s'agrandir. Je sens le sang qui quitte mon visage qui se met à picoter. Des mains saisissent ma taille et leur intime un déhanchement. Son souffle chaud hérissé le creux de mon oreille. Et d'une voix sensuelle :

« Rio, mon pays tropical...viens danser carnaval... danser la samba »

Non mais alors ! Je me défais de cette étreinte, fais volte-face en entraînant ma main pour gifler cet olibrius qui se croit tout permis. Et là...

Mon mari !

« Alors jeune fille, on traîne seule, le soir, dans les bars... »

Arrêtée dans mon élan, j'éclate d'un rire nerveux. Le veilleur aussi. Je fonds dans ses bras. Il me recule et prend mon menton dans sa main en plongeant ses yeux dans les miens.

« Quand tu souris, je m'envole au paradis... je vais à Rio, de Janeiro je prends ta main et nos cœurs font plus de bruit que toutes les cymbales... ». Nous reprenons en chœur :

« Hohoho ! »

Dieu qu'il m'a effrayée mais comme je l'aime ce dragueur à deux balles.

---

## IX - Une soirée inoubliable

Chantal Galland

Ce petit chocolat chaud m'a fait du bien. Beaucoup de route cette semaine pour aller voir des clients très éloignés les uns des autres. Bon je vais quitter ce petit café de campagne et essayer de trouver un hôtel car je suis trop fatiguée pour reprendre la route ce soir. Un regard dans la rue si sombre à cette heure-ci, 18 heures et pas de réverbères, comment vivent les gens d'ici ? Sitôt rentrés de leur travail, ils doivent se calfeutrer dans leur maison. Moi qui suis une citadine dans l'âme, cette atmosphère me plonge dans un sentiment d'angoisse.

Je me retrouve seule sur ce parking. Mais où se trouve ma voiture, je l'avais bien garée dans cette rue ? Je vais demander à ce monsieur qui vient de sortir en même temps que moi. Peut-être m'a-t-il vue me garer et pourra-t-il me renseigner. Oups ! je l'avais à peine aperçu, mais son allure ne me rassure guère. Les sourcils broussailleux, les yeux très enfoncés et très rapprochés, la tignasse qui dépasse

d'un béret qui a fait son temps, il est très trapu et est emmitoufflé dans une parka genre "chasseur". En un mot il ne me rassure pas.

— Eh ma petite dame, vous avez l'air de chercher quelque chose. Je peux vous renseigner ?

— (*J'avale ma salive et prend un air très calme, tout à fait le contraire de ce que je ressens*) Vous n'auriez pas vu une voiture grise, je me suis garée dans la rue et je ne vois plus mon véhicule ?

— Si vous voulez je peux venir avec vous pour vous aider à chercher.

— (*Je suis prise de panique, j'ai envie de pleurer mais que faire sinon faire confiance à cet inconnu*) Si ça ne vous dérange pas, j'aimerais bien retrouver ma voiture. (*Je sens que je transpire malgré la fraîcheur de la nuit*)

— Allez ma petite dame, on va inspecter la rue, on verra bien où se trouve votre voiture. Vous êtes de passage, je ne vous ai jamais vue dans mon patelin et je peux dire que je connais tout le monde. Les étrangers s'arrêtent jamais ici. Qu'est-ce vous venez faire par chez nous ?

— (*Sa façon de me parler me tétanise, et son regard semble me transpercer. J'ai peur mais je suis obligée de le suivre*) Je suis voyageuse de commerce, je me rends dans toute la région et j'ai fait une pose dans le petit café du village pour me reposer avant de reprendre la route. Je vais chercher un hôtel dès que j'aurai récupéré ma voiture.

— Ouh là là ma petite dame, mais des hôtels il n'y en a qu'un dans le village, sinon vous allez être obligée de conduire pendant 50 km. Il n'y a rien d'ouvert à cette saison. Si vous voulez, je vous emmène à l'hôtel pour réserver votre chambre et on continuera de chercher votre bagnole.

— (*Cette fois, je suis au bord des larmes, je ne vois pas ma voiture et en plus je vais être obligée de rester dans ce bled. Je vais craquer, mais qu'est-ce qui m'a pris de m'arrêter boire un chocolat ?*). Si ça ne vous dérange pas, j'aimerais autant chercher ma voiture maintenant, on ne voit déjà rien dans cette rue, pour l'hôtel j'irai ensuite... C'était quoi ce bruit ? Dans les taillis, c'était quoi ?

— Mais vous inquiétez pas, à la campagne, il y a toujours des bruits. Ça devait être une chouette à la recherche d'un mulot.

— Ah, non, j'ai peur des souris, je hais les souris !

— Mais c'est rien que des petites bêtes. Donnez moi la main, ça va vous rassurer.

— Non, non, je vais y arriver, mais les bruits qu'on ne connaît pas, ça surprend.

— Vous êtes de la ville, non ? Tous des froussards, ces gens de la ville. Dès qu'il y a un bruit, plus personne, tout le monde se terre. Vous me faites bien rigoler.

— Vous n'auriez pas une lampe de poche pour éclairer la rue ? On ne doit plus être très loin. Vous êtes sûr que l'on a pris la bonne rue ?

— Oh mais vous n'avez pas confiance en moi, et bien je vous laisse là. Débrouillez-vous toute seule, moi je suis parvenu à ma voiture. Bon courage ma petite dame, la nuit est à vous.

— Me laissez pas là toute seule, je vous en supplie.

— Trop tard, Vous n'aurez qu'à repartir au café. Il y a bien un gars du coin qui se fera le plaisir de vous aider. Moi je rentre chez moi.

J'ai envie de crier, de pleurer, je suis en panique. Je me mets à courir en direction du café qui est encore ouvert. Et là, ma voiture elle était là et j'étais passée devant !...

Quel plouc, ce sale type. Je vais vite quitter ce village Je n'en peux plus. Trop d'émotions pour ce soir.

---

## X - La voiture volée

Bernard Lefebvre

Je sortis de la chambre et descendis prudemment l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée de l'hôtel. Discrètement je quittai l'hôtel par la porte de derrière. A travers un dédale de rues tantôt sombres tantôt éclairées je me dirigeai vers le quartier interlope près du fleuve où se trouvait la brasserie du « Passe-plats ». C'était un établissement réputé pour ses plats de bistrot.

Je m'installai à une petite table au milieu du brouhaha et de la valse des serveurs ; rien de mieux pour passer inaperçu ; j'avais commandé un onglet de bœuf aux échalotes que je dégustai en jetant quelques coups d'œil à la ronde. Sur le comptoir le titre d'un journal racontait comment, la veille au soir, le casse d'une bijouterie de la ville voisine avait mal tourné. Par la fenêtre j'essayais de deviner pourquoi ce quartier avait mauvaise réputation.

De retour dans la rue j'eus la réponse. A peine sorti, après avoir réglé l'addition, j'eus l'impression d'être suivi. Pour m'en assurer je quittai la rue principale et brutalement tournai à gauche, je traversai un passage couvert et m'arrêtai à la sortie ; un homme me suivit, vit que j'étais arrêté et d'un ton doucereux m'interpella : « Pourquoi tu me fuis, ma tête ne te plaît pas ? Faut que tu sois gentil avec moi, petit père ».

Je notai qu'il avait les cheveux teints, probablement de fausses lunettes et des vêtements trop luxueux pour lui ; il rentrait un peu la tête dans les épaules et tenait la main droite dans la poche. Je me dis que c'était une petite frappe, que même le costume de voyou était trop grand pour lui et qu'il ne présentait pas de véritable danger. Sur le même ton je lui répondis : « méfie-toi fiston, tu risques une correction ». Aussitôt il retira la main de sa poche, je crus qu'il sortait une arme mais non ; il porta ses doigts aux lèvres et siffla.

Le comparse qui arriva n'émergeait pas à la même catégorie de malfrats. Nous nous jaugeâmes à distance ; lui j'étais sûr qu'il avait une arme dans la poche ; il était grand et large d'épaules ; beaucoup plus dangereux à mon avis. Il me fit signe d'avancer jusqu'à un renforcement de porte. J'hésitai. Il ne plaisantait pas et je décidai

d'obtempérer. Il s'adressa à son complice « Va lui prendre le portefeuille ! ». Je répondis « Toi le microbe ne me touche pas ! »

Il n'osa pas s'approcher et la tension monta d'un cran. Celui qui était manifestement le chef me demanda de lui donner mon téléphone ; je lui indiquai que je n'en avais pas et pour le convaincre je retournai une à une mes poches pour lui montrer qu'elles n'en contenaient pas ; quand j'arrivai à la poche de mon manteau où se trouvait le portefeuille, je pris une respiration et leur proposai de l'ouvrir devant eux et de leur donner mon argent mais je refusais de leur donner mes papiers. Le chef acquiesça ; il se saisit des billets que je tendais.

« Mazette, deux mille euros ! Mais t'es riche mon gars. C'est quoi ton métier ?

— Voyageur de commerce.

— Ah ... avec un tel métier tu dois avoir une super bagnole ».

Je n'eus pas le temps d'imaginer une réponse ; le comparse avait bien vu dans quelle poche était la clé et il y plongea la main d'un geste vif et la brandit avec le porteclé « C'est une BMW ! »

Le grand reprit d'un ton triomphant : « Alors tu vas nous y conduire ; indique-nous la rue c'est nous qu'on choisit l'itinéraire ; t'as pas intérêt à nous jouer un tour ». Nous fîmes en sens inverse le trajet que j'avais approximativement fait pour venir dans le quartier, à travers des rues maintenant désertes.

Le chef s'étonna que j'aie laissé ma voiture dans une rue minable, pas éclairée : « Tu risques là, on peut te la piquer ! Mais on est là nous, plus personne la piquera ta tire ! ». Puis s'avisant de mon allure il demanda à l'autre de regarder l'étiquette de mon manteau ; je me laissai faire ; c'était un Armani. Comme le complice inspectait le manteau, je lui signalai qu'il était tâché, la serveuse m'avait renversé un plat dessus pendant le repas. Le chef se moqua :

« Chochotte ! Tu lui faisais quoi à la serveuse ? T'en fais pas on en trouvera une de meuf pour apporter le manteau au nettoyage.

— Mon gars, les meilleures choses ont une fin, on va se quitter là ; tu poses ton manteau sur la bagnole et tu te tournes ; d'accord ? Fais gaffe à ce que tu vas raconter aux flics ; on pourrait te retrouver au bout du monde si on voulait ».

Je récupérai mes papiers et commençai à poser lentement le manteau sur le capot de la voiture ; il s'était approché de moi ; soudain je lui jetai le manteau sur le visage et détalai. Ils n'eurent pas le temps de me courir après. J'entendis les portes claquer et la voiture démarrer.

Je rentrai le plus vite possible à l'hôtel ; en passant je jetai ma fausse barbe dans une poubelle, et un peu plus loin ma perruque ; je me glissai discrètement dans l'escalier pour gagner ma chambre et je récupérai le téléphone. En cas de difficulté je pourrais affirmer que j'avais passé la soirée à l'hôtel ; personne ne m'avait vu sortir ni rentrer et le téléphone avait borné là toute la soirée.

Finalement la soirée s'était bien passée ; certes j'avais perdu deux mille euros mais je m'étais débarrassé en fin de compte assez aisément de la voiture volée avec le corps du bijoutier dans le coffre, et du manteau tâché de sang que je portais la veille au soir.

---

## XI - Voyage blanc

Régine Michaux

« A la descente du train, j'ai été frappée par le côté vivant d'Amsterdam. La grande esplanade face à la gare était parsemée de jeunes, d'artistes. La musique voyageait entre les notes d'une guitare langoureuse et le rythme d'un djembé enivrant. Les couleurs se mélangeaient entre la façade classique flamande en brique rouge, le gris des dallages et les reflets bleutés du canal tout proche.

La porte du voyage et de la découverte était ouverte à l'aventure.

Enfin presque !

Etant seule, j'avais réservé un hôtel bordant le boulevard, juste de l'autre côté du pont. La proximité du métro y était pour quelque chose. En fait d'aventure, rien de bien méchant non plus au programme ! Je comptais tout d'abord m'installer et prendre le repas à l'hôtel. Demain visite du Musée Van Gogh et du Rijksmuseum en guise d'apéritif avant ce grand moment tant attendu qui avait conduit mes pas jusqu'au Pays-Bas, le magnifique concert de... U2. Un vrai coup de folie dans ma petite vie bien orchestrée. Une vague digne des déferlantes de Nazaré au milieu de mon train — train quotidien ; métro-boulot-dodo... si ce n'est que je ne prenais jamais le métro ! Je déteste les transports publics. Je sais, ce n'est pas trop écologique mais c'est comme cela. Je déteste la promiscuité de mes contemporains, les mains sur les barres de métro aux mille et une bactéries, très peu pour moi. Vous comprendrez que déjà, prendre le train, le métro, dormir à l'hôtel dans un lit où des milliers d'inconnus se sont couchés... beurk ! Mais voilà mon amour, mon admiration, mon fanatisme, n'ayons pas peur des mots, pour Bono avaient balayé tous mes beaux principes, « éclatés en pierre d'étoiles sur les rochers » (en chantonnant dans le texte )... Non ! Ça, c'est le grand Balavoine, le Dakar... Mais c'est une autre histoire et peut-être que je vous la raconterai un autre soir. Qui sait ?

Alors, me voilà, embarquée dans ce flot humain, engouffrée jusqu'à la plage musicale de l'Olympic Stadium, prête pour la grand-messe rock and roll ! Et quelle célébration ! Immagée, noyée dans les jeux de lumière, les projections, le son, tout était époustouflant. Au-delà de ce que j'avais pu m'imaginer. Blackboulée par les tangages, les ressacs de la foule, de ses corps dansants, de cette marée chantante, hurlante, à mille lieues sous la mer de mon quotidien, essoufflée mais heureuse comme jamais. Je me sentais faire corps avec cet immense corps populaire acclamant le moindre pas de deux de Bono, le moindre rif de the Edge, sombrant en

transe dans les solos de batterie de Mullen. Oh mon Dieu ! Rien que d'en parler, je le revis.

Je crois que je suis en train de vous raconter ma vie... C'est cette musique ! »

C'est alors que cet homme avec qui je battais le pavé à la sortie du bar a ouvert de grands yeux.

— I know ! Vous est vraiment a strange woman, me dit-il avec un regard perçant et un demi-sourire qui dessine deux petits sillons au coin de ses lèvres, ce qui le rend assez craquant ma foi.

Il est vrai qu'il y a de quoi se poser des questions.

Nous sommes jeudi soir, saint Patrick's day, Bruxelles, bar de la Luna, non loin des autres barres mais administratives celles-là... J'avais succombé à l'invitation des collègues pour fêter la promotion de notre chef de service, en uniforme, tailleur pantalon foncé, strict, chemise blanche, col fermé, cheveux retenus en chignon. Mais ... la musique irlandaise avait eu raison de mes dernières réticences et de ma coiffure. Dans ce flot effervescent de chapeaux verts, le cidre et la Guinness coulaient dans les verres qui s'entrechoquaient gaiement. C'est ainsi que je m'étais retrouvée à esquisser quelques pas qui se voulaient traditionnels, emmenée par les rythmes entraînant de l'orchestre et la ronde qui s'étaient formée dans le pub. J'avais un peu perdu mes collègues de vue et le charmant jeune homme qui me tenait la main durant la danse venait de me proposer un verre. Il avait un délicieux accent anglais quand il essayait de me parler français. De fil en aiguille, enfin, de verre en pas de deux, nous étions sortis sur le trottoir et avons poursuivi notre conversation française au milieu des fumeurs.

Tout à notre conversation, nos pas nous avaient menés vers Flagey, non loin des étangs d'Ixelles. La nuit était froide et étoilée.

Voilà qu'il me prend la main ; elle est douce et chaude dans cette nuit encore hivernale :

— Do you like skating ?

— Oh my god ! Ça fait une éternité ! Mais, on ne peut pas ! C'est privé ! C'est interdit !

— Mais tu aimes adventure, no ? Give me your hand.

Dans le nuage blanc de mon souffle, je me vois en escarpin sauter par-dessus le grillage des étangs. Main dans la main avec un parfait mais non moins séduisant inconnu, j'abandonne mes chaussures et pieds en collant qui ne résiste pas bien longtemps au mauvais traitement infligé, me voilà en train d'essayer de glisser sur la surface bleutée de l'eau gelée. Mes pieds sont engourdis par le froid mais je flotte étourdie par son rire d'enfant. Nous valsons à présent. Je sens son corps contre le mien, ses bras m'enserrent. C'est doux et rude à la fois. Les arbres se mettent à tourner. Leur feuillage est sombre. Il se confond avec la nuit étoilée. Du vert sombre, du bleu marine, des scintillements, des étoiles sans doute qui se confondent avec l'éclairage public et qui font des traces de plus en longues, des filaments clairs, jaunes, orangés et puis du noir, de plus en plus de noir, plus de main, plus de bras, du flou de plus en plus sombre... de plus en plus flou...

Je suis ivre, saoule... L'Irlande chante au loin, Amsterdam s'envole... Le brouillard. Le tournoiement semble s'immobiliser. J'ai froid tout à coup. Je me sens engourdie. Le ciel, la glace, sa main... Je ne sens plus rien. Plus de musique, le silence épais. Mais... Je suis bien. Le tournis s'est enfin arrêté. Je ferme les yeux un instant. Un pur instant d'immobilité. Sans bruit, sans lumière, tout noir. Tout s'éloigne... sans rien... sans rien... sans rien. Quand j'ouvre les yeux, tout est blanc...

---

## XII - Sombre nuit pluvieuse

Catherine Seguin

Assise sur la banquette rouge, collante et froide de ce troquet sans charme, je me réchauffe enfin, mes mains entourant la tasse, avec un chocolat qui en a la couleur, l'odeur mais pas le goût. En levant la tête je n'avais pas remarqué l'ensemble de la pièce qui n'a pas dû connaître la peinture sur ses murs depuis de nombreuses années. J'aperçois, en me tournant légèrement vers la gauche, un seul client trapu, béret en laine bleu marine enfoncé sur le crâne. Quelques cheveux longs, raides, tombent sur le col de son caban délavé. Assis sur un haut tabouret, un coude sur le bar il entoure son verre, son autre main tape régulièrement sur sa jambe quand il s'esclaffe, le regard tourné vers la télévision.

Vingt heures, encore deux heures de route avant d'arriver à Nantes. J'ai mal calculé mon temps de trajet en voulant m'arrêter chez une amie à Niort, je ne pensais pas trouver la pluie dès que j'ai repris la voiture.

— Je vous dois combien ? dis-je en m'approchant du bar.

— 3,40 euros. Faites attention la route est mouillée, une femme seule c'est pas bien prudent avec ce temps.

Le torchon usé sur son épaule, l'éponge s'active sur le dessus du bar machinalement d'un geste répété toute la journée. Son œil torve et son rictus de travers laissent apparaître une dentition qui a connu des jours meilleurs. Quelques frissons me parcourent. Je me tourne pour partir.

— Merci. Bonsoir.

Je me dirige d'un pas rapide vers la sortie quand l'homme sur le tabouret m'interpelle.

— Une p'tite bière pour m'accompagner ! Allez, vous êtes seule, moi aussi, autant se tenir compagnie.

Il descend du tabouret d'un pas lourd et lent et s'avance. Mais pourquoi je me suis arrêtée ici ? Je n'ai même pas regardé l'intérieur peu engageant et n'avais qu'une envie, une boisson chaude. Je me retrouve seule, en fin de journée, avec deux hommes passablement éméchés.

— Sans façon, j'ai de la route et surtout aucune envie de bière.

— Eh, ça veut dire quoi ça. J'suis pas assez bien pour vous ?

Il est très proche et son visage jeune, émacié, marqué déjà par la vie, montre des yeux d'une tristesse infinie, un corps alourdi par des journées passées au bar.

— Je n'ai pas dit ça. Pour conduire encore un moment, il vaut mieux que j'aie les idées claires.

— Ca s'fait pas d'refuser, vous m'aviez l'air sympa.

— Je suis désolée, je ne veux pas vous vexer mais je dois absolument m'en aller.

Je fonce vers la porte, la tire brutalement et la referme en la claquant bruyamment. Un vent glacial accompagné d'une pluie froide envahit le petit parking où j'ai garé ma voiture. Quelle idée, j'aurais pu me garer devant ! Sur le seuil du café, j'hésite une seconde à courir ou marcher vite quand derrière moi la porte s'ouvre et le client à son tour apparaît. Je fonce pour traverser les quelques mètres qui me séparent de mon véhicule en courant. Arrivée sur le trottoir d'en face, je glisse et tombe. Je me suis tordu le pied et le temps de me redresser l'homme m'attrape le coude, je me dégage. Mais il me tient toujours fermement.

— Attendez, n'ayez pas peur, je veux juste vous aider à vous relever.

Cette odeur d'alcool, ces yeux vitreux, ces gestes désordonnés me font peur.

— Ça va, merci, je n'ai rien. Laissez-moi.

J'entends soudain marcher rapidement derrière moi, le pas est lourd, régulier sur la route détrempée. A son tour le cafetier arrive. Je regarde autour de moi, personne à cette heure dans ce petit village. Mon cœur bat à tout rompre. Je suis tétanisée par la peur, mes membres ne répondent plus. Ces deux hommes passablement éméchés après une journée passée au bar me terrorisent par leur comportement rigolard. Il n'y a aucun moyen d'avoir une discussion censée.

Je veux ouvrir ma portière, ma clé tombe par terre. Dieu du ciel, je le fais exprès, ce n'est pas possible ! J'arrive à ouvrir, quand soudain l'homme du bar m'attrape le bras. Je hurle.

— Oh, oh, doucement, j'vous veux pas d'mal. Tenez, vous avez laissé votre écharpe sur le siège.

-----

-----

-----